DIXIÈME ANNÉE. — N° 220 1er MARS 1906 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

LE POUVOIR DES POINTES

A propos de l'allusion qui était faite au pouvoir des pointes dans notre article sur la guérison de la surdité, plusieurs de nos lecteurs qui ne nous suivaient pas encore au moment de nos expériences avec la jeune Renée S..., nous demandent quelques renseignements. Nous allons les leur donner bien volontiers.

On sait que pour nous le fluide vital semble être composé à doses égales des deux fluides dégagés par l'organisme humain et que nous pouvons, par analogie avec l'électricité, appeler fluide positif et fluide négatif. L'équilibre dans la production des deux fluides ce serait la santé, le déséquilibre ce serait la fièvre.

L'hypothèse vaut ce qu'elle vaut. En tout cas voici deux des constatations sur lesquelles elle s'appuie

La première c'est que, lorsqu'un médium est sur le point de produire un phénomène, sa température s'élève dans des proportions parfois extraordinaires et qu'elle s'abaisse subitement au moment même où le phénomène se produit. Il faut donc conclure de ce fait que si le fluide, en s'extériorisant, emporte avec lui une partie du calorique du médium, c'est qu'il y a une relation étroite entre le fluide vital et la température humaine.

La seconde constatation est celle-ci : Quand vous tâtez le pouls d'un fiévreux, vous avez la sensation d'un accroissement de chaleur, infiniment supérieur à l'accroissement de chaleur réel. Entre la température du sujet à l'état normal et la température du sujet à l'état morbide, il n'y a au thermomètre qu'une différence d'un, deux ou trois degrés au plus. Or, au toucher, cette différence semble dix, et même vingt fois plus grande, puisqu'elle donne parfois l'impression d'une véritable brûlure.

Comment vous rendre compte d'une telle anomalie si vous n'admettez point que cette sensation de chaleur vous est donnée par autre chose que la chaleur réelle et si vous ne faites pas intervenir un élément — qui, dans l'occurrence, semble devoir être le fluide — pour expliquer l'intensité anormale de l'impression que vous éprouvez ?

Mais il peut se faire que, dans la production du fluide vital, il y ait autre chose qu'une inégalité de dosage entre les deux éléments qui le constituent. Il peut se faire qu'il y ait surproduction du fluide ou, tout au moins, de l'un des éléments du fluide. Si le sujet extériorise ce trop-plein, c'est un médium ; s'il ne l'extériorise point, c'est un malade.

Partant de ce principe, nous avions supposé que l'épilepsie était peut-être, dans certains cas, l'une de ces maladies fluidiques.

D'une façon générale, on sait que l'épilepsie est une maladie convulsive, caractérisée par des attaques, qui affecte toutes les parties du corps ou quelques-unes en particulier, par accès périodiques ou irréguliers, pendant lesquels le malade éprouve la privation ou une diminution de l'exercice de tous ses sens. Au fond, on énumère les *effets*, on ne pénètre pas la *cause* profonde. Cette cause, encore une fois, nous supposions qu'elle réside dans la surproduction du fluide.

Une comparaison fera saisir notre pensée. Sup-

posez une chaudière construite pour résister à la pression de dix atmosphères. On la surchauffe au delà du terme fixé. Elle éclate.

L'épileptique est une chaudière qui, au lieu de produire de la vapeur, produit du fluide. Il en produit plus que sa vie normale n'en demande. Ce fluide ne s'échappant pas, l'épileptique n'éclate pas comme la chaudière, mais il se convulse, il a des attaques.

Ceci posé, il ne s'agissait plus dans notre hypothèse que de rechercher comment on pourrait dégager le patient de son trop-plein de fluide. Il ne s'agissait plus que d'imaginer une soupape.

Quand je fus en présence de Renée S...., dont aucun traitement n'avait pu encore faire disparaître ni même atténuer les crises, je conseillai à son père d'approcher d'elle, chaque fois que les prodromes d'un accès se manifesteraient, une épée ou un grand clou.

Je pensais que le fluide humain se comporterait comme le fluide électrique, qu'il serait soutiré par les pointes et que par suite la crise menaçante serait évitée.

Le père suivit mon conseil.

Les accès ne cessèrent point. Il nous sembla seulement qu'ils diminuaient d'intensité. Je persistai dans mes expériences.

Je me dis que le fluide devait avoir une tendance à se porter et à se concentrer vers les points du corps par où il pouvait normalement s'échapper, c'est-à-dire vers les extrémités, vers les doigts notamment.

Je fis mettre les pointes métalliques dans les mains de l'enfant.

Et il se produisit alors ceci :

Dès que la fillette avait saisi une des pointes, son bras était pris d'un mouvement saccadé, violent, comme si je ne sais quel effort intérieur l'avait secouée automatiquement. Cela durait des temps variables, quelquefois plus d'une demi-heure. Quand c'était fini, l'accès était conjuré.

Chaque fois qu'une crise semblait devoir se produire, le même procédé fut employé. Il réussit chaque fois. Au bout de quelques mois, la fillette était guérie.

Quand, pour la première fois, je publiai ces observations, je ne donnai pas le cas comme concluant. Il était unique.

Depuis j'ai su que les mêmes expériences avaient été tentées avec succès par plusieurs médecins.

Voilà tout ce que je puis dire...

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

∴ *Alfred de Musset et le Merveilleux.*

Le monument tardif de Musset égaie depuis cinq jours de sa tache blanche la colonnade de la Comédie. Il y avait bien, déjà, une autre statue de Musset, d'Iccard, mais perdue parmi les Parisiens célèbres dont les effigies décorent l'Hôtel de Ville. Le public l'ignorait, et s'en souciait peu, du reste. Cette foule qui se pressait à l'inauguration de l'œuvre charmante de Mercié n'était pas, comme on aimerait à se l'imaginer, une foule aimable avec beaucoup de poètes, d'étudiants et de Mimi Pinson. Il faisait un temps sombre et triste. Les curieux qui stationnaient là, les pieds dans la boue, bien plus intéressés par les automobiles qui amenaient Mlle Sorel et autres actrices que par la mémoire du poète, formaient une assez laide cohue, sans pittoresque et sans émotion. « Ça ? C'est un poète qui a fait des vers *rigolos* », disait derrière moi un monsieur bien informé. « Et qui avait joliment le gosier en pente », ajouta-t-il.

Henri Fouquier, moraliste à ses heures, demandait un jour sévèrement à M. Claretie, qui faisait campagne pour le monument de Musset, ce que répondrait un père à son fils l'interrogeant sur ce qu'était cet homme, ce monsieur de marbre ? Le père eût pu répondre que cet homme était un possédé.

De tous temps les poètes ont aimé à glorifier l'espèce de fureur sacrée qui les saisit tout à coup, et jusqu'à Boileau, avec la « docte et sainte ivresse » dont il se vante impudemment dans le plus froid de ses poèmes, mais pour beaucoup cela est strictement vrai. C'est une force soudaine qui les maîtrise, et une voix parle en eux. Ils n'ont fait que s'entraîner, se préparer, assez péniblement le plus souvent, à ce singulier phénomène ; ils se sont mis dans certaines conditions matérielles, entourés parfois d'un certain décor dont ils ont reconnu l'utilité (pour Musset, c'était les volets fermés, beaucoup de bougies, un souper servi, avec des fleurs et des éclats de cristaux). Ils ont fait effort pour concentrer leur attention, et tout à coup « l'inspiration » est en eux, ils font des gestes machinaux, des mots imprévus leur viennent, s'arrangent, se combinent ; un vers jaillit,

puis d'autres ; souvent le poète, fatigué de cette sorte d'intrusion, se rebelle un peu, voudrait que ce soit fini ; mais il sent que ce n'est pas fini encore.

La poésie de Musset, celle qui compte, parmi tant d'incohérences, de pauvretés et d'insupportables badinages qui surchargent son œuvre, fut vraiment cela : une sorte de démence mystérieuse et divine. Le souffle l'envahissait par brusques secousses. S'il trouvait à portée une plume et de l'encre, c'était le moment des beaux vers; sinon, celui des verres et des sièges brisés, des querelles, des larmes, des hallucinations. Il était né inquiet, visionnaire, sujet à des crises d'épilepsie.

On sait que la scène célèbre de la *nuit de décembre* n'a presque rien d'imaginaire. Une nuit que George Sand courait avec lui la forêt de Fontainebleau, il a bien vu glisser sur le gazon et sur les roches le fantôme vêtu de noir « qui lui ressemblait comme un frère ». Cette vision, qui date de septembre 1833, lui revint. Une de ses lettres de 1834 mentionne, dit Mme Arvède Barine, des visions qu'il vient d'avoir, « un monde fantastique où leurs deux spectres prenaient des formes étranges et avaient des conversations de rêve ». On trouve aussi dans une lettre de George Sand à Pagello, citée par M. Paul Mariéton, une allusion à ces fantômes : « Une fois, il y a trois mois de cela, il a été comme fou toute une nuit à la suite d'une grande inquiétude. Il voyait courir autour de lui des fantômes et criait de peur et d'horreur. »

La vieille gouvernante de Musset, Mme Adèle Collin, aujourd'hui presque nonagénaire, et que l'on a vue avec émotion, portée dans un fauteuil par les huissiers de la Comédie, venir saluer le monument de son maître, raconte des traits de Musset qui sont bien d'un médium.

Un jour, il passait en riant et causant joyeusement avec deux amis sous le guichet du Louvre. Tout à coup, on le voit s'arrêter, devenir pâle.

— N'entendez-vous pas ? leur demande-t-il à voix basse.

— Quoi ? disent-ils, étonnés.

— Une voix vient de me dire : « Je suis assassiné! »

Les deux amis éclatent de rire et continuent leur route, avec Musset, troublé, anxieux. Tout à coup ils rencontrent une civière sur laquelle était porté un homme sanglant. On leur dit que c'était un malheureux garçon qui venait d'être assassiné au coin de la rue Chabanais. Ils suivirent le corps jusqu'au commissariat, mais aucun d'eux ne connaissait l'homme.

Mme Collin raconte un autre phénomène auquel elle assista avec sa sœur.

« C'était au moment de la dernière maladie de M. de Musset... Mon maître, qui n'avait point reposé du tout la nuit précédente, dont l'estomac était auss vide que sa pauvre tête, s'était, sur la fin du jour, assoupi dans un large fauteuil. Ma sœur et moi étions entrées sur la pointe des pieds dans la chambre, pour ne pas troubler ce repos si précieux, et nous nous assîmes en silence dans un coin, où nous nous trouvions dissimulées par les rideaux du lit.

« Le malade ne pouvait nous apercevoir ; mais nous le voyions très bien, et je contemplais avec peine ce visage de souffrance que je savais n'avoir plus longtemps à regarder. Maintenant encore, quand je veux me rappeler les traits de mon maître, je les vois tels qu'ils m'apparurent ce soir-là. Les yeux fermés, sa jolie tête penchée sur le fauteuil, et ses larges mains maigres, pâles déjà d'une pâleur de mort, croisées sur ses genoux dans une crispation presque douloureuse. Ma sœur et moi nous nous taisions toujours, et la chambre éclairée seulement par une faible lampe, semblait entourée d'ombres fantastiques et répandait cette tristesse particulière aux chambres des malades.

« Tout d'un coup, nous entendîmes un grand soupir : monsieur venait de se réveiller, et je vis ses regards se porter sur la sonnette qui se trouvait placée auprès de la cheminée, à quelques pas du fauteuil. Il voulait évidemment sonner, et je ne sais quel sentiment me retint clouée à ma place. Toutefois, je ne bougeai pas, et mon maître, ayant horreur de la solitude et la croyant autour de lui dans la chambre, se leva, se dirigea vers la sonnette avec l'intention bien évidente d'appeler quelqu'un ; mais, fatigué déjà par cet effort, il retomba dans le fauteuil sans avoir avancé d'un pas. C'est à ce moment que nous eûmes une surprise qui nous épouvanta. La sonnette que le malade n'avait pas atteinte, s'agita comme tirée par une main invisible, et instinctivement, au même moment, ma sœur et moi, nous nous saisîmes la main, nous interrogeant anxieusement.

« — As-tu entendu ? as-tu vu ?... Il n'a pas bougé de son fauteuil !

« A cet instant, la bonne entra, demanda innocemment :

« — Monsieur a sonné ?

« Cette aventure nous jeta dans un trouble extraordinaire, et si je n'avais eu ma sœur avec moi, j'aurais cru à une simple hallucination, mais toutes deux nous vîmes et nous fûmes trois à entendre. Il y a bien des années que cela est passé, mais j'ai encore l'impression sinistre de ce coup de sonnette, tintant dans le silence de la chambre. »

On sait que la grande et cruelle amie de Musset,

George Sand, qui, dès l'âge de dix ans, s'était créé un Dieu qu'elle adorait, le dieu *Corambé*, présenta aussi de curieux phénomènes de hantise. Vous pouvez relire, à ce propos, un excellent article de Timothée, dans l'*Echo du Merveilleux* du 1er octobre 1902.

Cette poésie, véritablement inspirée de Musset, est d'autant plus intéressante et caractéristique, que ce dément sublime était, comme en témoigne son œuvre en prose, un esprit heureux, cultivé, très ouvert, élevé, par l'éducation, au-dessus de sa maladive nature, Parisien, fils de Parisiens, lettré à l'ancienne manière et capable d'excellente critique.

George Malet.

LES

MORTS MYSTÉRIEUSES D'ENFANTS

Quoique les événements se soient multipliés en ces dernières semaines, on n'a certainement pas encore perdu le souvenir du procès retentissant de Jeanne Weber, accusée d'avoir donné la mort à ses trois enfants, puis à ses cinq neveux. Jeanne Weber, sur les déclarations des experts, certifiant qu'ils n'avaient rien trouvé d'anormal dans les cadavres, fut acquittée. Cet acquittement causa d'abord quelque stupeur dans le public, qui se refusait à voir, dans ces morts successives, de simples coïncidences.

Mais, le premier moment de surprise passée, on se demanda si cette horrible série de décès d'enfants d'une même famille n'avait pas eu de précédents. Les recherches furent facilitées par le fait que, quelques jours après le procès, un savant allemand, M. Hedinger, de Kœnigsberg, publiait l'observation d'une famille dont cinq jeunes enfants des deux sexes sont morts l'un après l'autre, en présentant des symptômes identiques à ceux qu'on a observés chez les enfants Weber: c'est-à-dire nulle trace de violence extérieure ; rien que des signes de « l'état lymphatique ». Tandis que les experts déclaraient très catégoriquement de quoi les prétendues victimes de Jeanne Weber n'étaient pas mortes, les circonstances faisaient voir, en Allemagne, à quel mal elles devaient avoir succombé. Le mal commence à être connu : ce serait une conséquence de l'état lymphatique, qui reçoit de M. Hedinger le nom de « mort subite familiale des enfants. »

D'après la *Presse médicale*, qui donne un bon résumé du travail de M. Hedinger, voici dans quelles conditions se produisit la mort chez le cinquième enfant de la série observée en Allemagne. C'était une fillette de cinq ans et demi, qui n'avait jamais été malade. Brusquement, elle perd connaissance. Elle reste deux heures en état syncopal, la figure violacée, les pupilles dilatées, les cornées insensibles, le pouls précipité, à peine sensible. Elle revient peu à peu à elle-même, et guérit assez vite. Mais sept semaines après, nouvel accès identique au premier, dont elle meurt sur place. C'était le cinquième enfant que les parents perdaient de la sorte. On fit l'autopsie et on ne trouva rien de suspect. Aucun agent extérieur — violence, poison, etc. — ne pouvait être incriminé ; aucune lésion non plus, au cœur ou aux poumons, ou ailleurs. On ne découvrit rien en dehors des stigmates de l'état lymphatique : gros thymus, amygdales volumineuses, hypertrophie des ganglions lymphatiques, des plaques de Peyer et des follicules de l'intestin.

Les autres enfants étaient morts de façon subite, comme le cinquième. L'aîné, garçon de cinq ans et trois mois, jouait dans la cour. Il heurte une brouette, il tombe sans connaissance et en cyanose ; en quelques minutes il meurt. Le second, une fillette de six ans, était dans la grange. Elle perd connaissance, et se cogne la tête dans sa chute. Quelques minutes après, elle est morte. Le troisième meurt brusquement, lui aussi, et de façon inexpliquée, à trois ans ; le quatrième succombe à cinq ans et demi à un accès d'asphyxie, après avoir résisté à deux crises semblables.

La série de M. Hedinger n'est pas isolée. M. Perrin, de Nancy, en a observé une en 1903, qui est plus tragique encore, où les victimes furent au nombre de neuf. Dans la même famille, neuf enfants moururent brusquement les uns après les autres, dans un coma de deux ou trois heures de durée. D'autres cas ont été relevés ; il en est même qui remontent au XVIIe siècle. Ce qui est frappant dans ces morts rapides, c'est leur caractère familial ; c'est la circonstance que plusieurs enfants des mêmes parents succombent de la même manière. Inexpliquées jusqu'ici, citées à titre de curiosité principalement, ces morts semblent devoir maintenant s'expliquer par l'état lymphathique, décrit par Paltauf. C'est un état généralement accompagné d'une hypertrophie manifeste du thymus — l'organe qui chez l'homme est équivalent du « ris » des jeunes animaux de boucherie, organe transitoire, glandulaire, qui s'atrophie avec l'âge.

Cet état met, on ne sait comment, l'organisme de l'enfant dans une condition particulière de susceptibilité, d'équilibre instable. On est conduit à admettre que chez l'enfant en état lymphatique, toute impression physique ou même morale un peu vive peut agir à la façon d'un choc mortel. C'est un peu vague, cette notion ; elle devra se préciser. Pourtant, elle n'a rien de contraire aux données de la pathologie : chacun sait que des chocs physiques ou moraux violents peu-

vent tuer. L'état lymphatique faciliterait la mort en diminuant notablement — on ne sait encore de quelle manière au juste — la résistance normale, l'équilibre accoutumé. Déterminerait-il, comme le veut M. Bernheim-Karrer, de Zurich, des lésions cardiaques? Cela se peut ; la question est à l'étude. En tout cas, l'observation de M. Hedinger vient à point.

Tel est le résumé de l'article de la *Presse médicale*. Sans vouloir discuter avec elle — notre incompétence nous l'interdit — ne peut-il nous être permis de proposer, pour expliquer ces séries de décès d'enfants, une hypothèse...

Ne pourrait-on supposer que ce genre de mort qui ne laisse subsister rien d'anormal dans les cadavres, est une mort produite par la suppression du fluide vital ?

Il y a des êtres comme les médiums, comme les magnétiseurs, qui produisent du fluide, en quantité supérieure à leurs besoins normaux, et qu'ils extériorisent. Est-il défendu d'admettre qu'il existe des médiums à rebours qui, au lieu d'extérioriser du fluide, en absorbent ? Jeanne Weber, dans cette hypothèse, serait un de ces médiums à rebours, une sorte de vampire inconscient qui, sans le savoir et sans le vouloir, par le simple attouchement de ses mains, aurait soutiré, pompé en quelque sorte, le fluide vital de ses malheureux enfants.

Nous donnons, bien entendu, cette hypothèse pour ce qu'elle vaut. Elle ne nous paraît pas absolument dénuée de vraisemblance.

G. M.

ETUDE EXPÉRIMENTALE

de quelques phénomènes de force psychique

(Suite, voir les nos des 1er et 15 février)

Les écritures dont j'ai parlé précédemment montrent bien que la cause n'est pas unique et dépend surtout du médium.

On a vu en effet un changement notable s'opérer dans l'allure des communications en deux circonstances : une première fois un second médium assistait à la séance et une seconde fois le médium ordinaire était remplacé par un autre.

Dans les deux cas il y avait modification et de l'écriture et du sens général des textes.

Il devenait intéressant de vérifier encore ce fait qui me paraît de la plus haute importance, ce que je fis en adjoignant à notre médium ordinaire un autre médium beaucoup plus fort et qui n'avait jamais fait de spiritisme.

Dès lors les phénomènes revêtirent une apparence violente et grossière inusitée et les écritures changèrent.

Les séances ne se passaient pas chez moi, mais chez un musicien de mes amis, ce qui me rendait plus méfiant.

Toutefois, en pleine lumière, je vis un gros livre placé sur la cheminée bondir de sa place et tomber à mes pieds. Je vis également un pupitre à musique glisser sur le parquet à travers la chambre. Un vase de fleurs placé sur la cheminée tomba par terre. Des objets accrochés au mur tombèrent tout seuls.

Je reçus, toujours en pleine lumière, divers projectiles à la tête et dans le dos, sans que personne eût paru les lancer. Les chaises se renversaient sans qu'aucun de nous (nous n'étions que trois) les eût touchées ; enfin je reçus, étant à distance de mes amis, des coups de poing dans le dos et sur le bras : ce n'était pas un coup quelconque, mais un coup donné par une main invisible dont je sentis parfaitement les doigts.

Ces manifestations évidemment hostiles dénotaient une force psychique considérable, aussi tentai-je l'expérience suivante :

J'enfermai dans une enveloppe gommée un morceau de papier blanc déchiré irrégulièrement et marqué. Je fermai l'enveloppe en humectant la gomme et la mis dans la poche du nouveau médium. Ceci avait lieu à la lumière. Elle y resta environ deux ou trois minutes, puis je la retirai. Le médium avait eu les mains sur la table tout le temps, je ne le quittai pas des yeux. Je repris l'enveloppe et, la regardant par transparence, je remarquai que le papier était plié en deux. L'enveloppe était intacte. Je l'ouvris et retirant le papier je lus dessus ces mots écrits au crayon :

Rachilde t'attend dans deux fois une nuit.

HESPÉRO.

C'était le même papier et la marque y était. Je racontai la chose à un jeune médecin fort distingué, élève et ancien interne de M. Charcot, qui me fit observer que je n'avais pas fait de marque à l'enveloppe.

Sur ma demande, il prépara alors deux enveloppes en prenant un luxe de précautions inusité. Indépendamment des papiers marqués, il y mit une poudre rouge faisant tache à la moindre humidité ; il les marqua à l'encre sur la partie gommée et y mit trois cachets à la cire rouge entourés d'un trait fin à la

plume. Je les emportai et les gardai trois jours avec moi ; elles ne quittèrent pas ma poche sauf le court intervalle où je les mis dans la poche du médium.

Avant l'expérience, qui se fit comme la précédente en pleine lumière et pendant laquelle je ne quittai pas le médium des yeux, je les regardai par transparence et je ne vis rien d'écrit. Deux minutes après, je les retirai et les regardant par transparence, je vis que dans l'une d'elles il y avait de l'écriture que je pus même déchiffrer.

Personne n'y a touché que moi ; je les regardais souvent dans la journée, et, la nuit personne ne peut pénétrer chez moi ; je m'en suis dessaisi à peine quelques minutes pendant lesquelles aucun des assistants n'a bougé : ceci est la stricte vérité, j'en donne ma parole d'honneur.

Néanmoins le docteur B... me fit remarquer que les cachets n'étaient pas intacts, l'empreinte était moins nette ; en somme ils paraissaient avoir été chauffés. En outre, des taches rouges sur l'enveloppe et sur les papiers montraient évidemment qu'il y avait eu de l'humidité. Enfin il crut voir des marques de doigts sur le papier.

L'enveloppe était la même ; les marques y étaient encore. Se fondant sur ces faits, le docteur B... déclara que cette enveloppe avait été ouverte, ajoutant toutefois que cela avait été fait avec une habileté merveilleuse. Un expert spécialiste aurait seul pu dire si les cachets avaient été réellement soulevés ; pour moi, ils ne paraissaient pas l'avoir été ; pour M. B..., ils l'ont été, sans qu'il puisse déterminer le procédé employé. Quand on soulève un cachet avec une lame de couteau chauffée cela n'en modifie pas la surface, et là l'empreinte était effacée comme si l'enveloppe entière avait été portée à une température élevée.

Doit-on supposer qu'en dormant j'aurais fait cette opération ? D'abord jamais je n'ai eu d'accès de somnambulisme et enfin je rappelle que j'ai peut être regardé dix fois à travers cette enveloppe pendant la journée sans y voir d'écriture et qu'après ce séjour de deux minutes, en pleine lumière, dans la poche du médium, l'écriture était très apparente. Il y avait cette phrase :

Tu vois vieux malin que je suis plus fort que toi.

HESPÉRO.

L'autre enveloppe était intacte et nous servit pour apprécier l'altération des cachets de la première.

Cela prouve, non pas que M. B... a été trop méfiant, — son rôle était de l'être et on ne l'est jamais assez dans des questions aussi importantes, — mais que le *modus operandi* de la cause occulte comporte des conditions d'humidité et de température incompatibles avec le genre de précautions prises par le docteur B... ; *modus operandi* qui comporte peut-être après tout le soulèvement des cachets, le dégommage de l'enveloppe à l'aide d humidité et la remise des choses en état, le tout dans un intervalle de deux minutes qui est peut-être un siècle pour la cause occulte.

Cela montre encore que jamais le fait ne pourra être contrôlé scientifiquement, car il faudrait recommencer autant de fois qu'il y a de gens à convaincre. Admettons en effet que M. B... ait assisté lui-même à l'expérience, comme je le mettrai à même de le faire, et que malgré l'altération des cachets et les taches d'humidité il soit obligé de s'incliner comme moi devant l'évidence des faits ; ce ne sera une preuve ni pour lui ni pour aucun de ses collègues ni pour aucun savant n'ayant pas assisté à l'expérience.

Imaginons encore que M. B .. emploie une fermeture et des précautions compatibles avec le *modus operandi* du phénomène ; un savant aura toujours le droit de réclamer l'emploi des cachets et de la poudre témoin.

Les livres de physique et de chimie fourmillent de faits, de chiffres dont on n'a même pas l'idée de contrôler l'exactitude parce qu'on a confiance dans le savoir-faire du petit nombre de chercheurs qui les ont établis. Mais alors ce n'est plus, pour celui qui admet ces choses sur la foi des livres, de la science, mais de la crédulité excusée par la possibilité qu'on sait avoir d'observer soi-même en se mettant dans des conditions convenables.

Pourquoi une méthode qui semble toute naturelle pour la science connue serait-elle repoussée quand il s'agit de faire passer des faits nouveaux du domaine de l'inconnu dans le domaine du connu ?

Je m'en rapporte à la bonne foi de M. B... pour ce qui concerne les altérations apparentes de l'enveloppe, car je n'étais pas là quand il l'a préparée ; il ne met certainement pas en doute la mienne en ce qui concerne mes affirmations au sujet de l'usage que j'ai fait de cette enveloppe. Je suis donc en droit de conclure non pas que l'enveloppe n'a pas été ouverte, mais que si elle l'a été ce n'est ni par moi, ni par le médium, ni par les assistants, mais par une cause inconnue et dans un intervalle de temps très court.

Mon expérience reste donc ce qu'elle est : elle ne prouve pas le passage de la matière à travers la matière, ni la précipitation de l'écriture ; mais elle donne des indications intéressantes sur les conditions dans lesquelles s'accomplit le phénomène.

Les derniers papiers qui furent projetés dans ces séances le furent dans l'obscurité. Aussi je n'attache

de l'importance qu'à deux d'entre eux qui contiennent des écritures en caractères orientaux inconnus de nous.

La carbonisation partielle de presque tous ces papiers se rattache à d'autres cas de combustion spontanée dont voici quelques exemples :

M. B..., ancien élève de l'Ecole polytechnique, appartenant au corps enseignant de la Ville, m'a montré deux cahiers cartonnés carbonisés en partie par une cause mystérieuse dans un tiroir dont il avait seul la clef.

Les couvertures sont intactes même à l'intérieur. Toutes les feuilles du premier cahier sont complètement carbonisées en conservant leur forme ; les premières feuilles de l'autre sont également brûlées et la combustion s'arrête juste là où s'arrête l'écriture. Ces cahiers contenaient des écritures médiumnimiques calligraphiées en diverses couleurs.

Dans une des dernières séances, ayant les assistants au nombre de deux à ma droite et personne à ma gauche, la chambre étant éclairée par quatre bougies placées dans un lustre, j'aperçus tout d'un coup par terre et à ma gauche un bout de bougie allumé sans avoir vu personne le mettre là.

Dans la même séance, en pleine lumière, et à plusieurs reprises, de grosses flammes rouges se produisirent en l'air, hors de notre portée.

Ces flammes qui duraient une seconde à peine étaient dues évidemment à la combustion spontanée de papier azotique dont je trouvai un fragment par terre. Mes amis ont accroché une tête de mort au mur en guise de décoration : à un certain moment les deux orbites de cette tête lancèrent des jets de flamme, cela à la lumière.

Cette tête est hors de la portée de la main et ces flammes me parurent dues à la combustion spontanée de ce papier placé à notre insu par une cause inconnue dans les orbites.

Après le feu, l'eau : pendant que mes amis, grimpés chacun sur une chaise, examinaient la tête de mort, la valeur d'un litre d'eau tomba par terre à côté de moi, paraissant s'être formée de rien en l'air : il n'y avait aucun vase contenant de l'eau à notre portée.

Ceci se passait le 28 décembre 1888, à huit heures et demie du soir, pendant que nous prenions le thé.

BRUITS ET COUPS FRAPPÉS

J'ai entendu de ces coups très souvent, tant à la lumière que dans l'obscurité. Ils se produisaient tantôt dans les meubles hors de notre portée, tantôt dans le mur.

Quelquefois ils étaient aussi violents que des coups de marteau ; quelquefois ils ressemblaient à des coups frappés avec le poing et quelquefois aussi c'étaient des coups secs tenant du bruit de l'étincelle de la machine de Holtz.

Ces bruits n'avaient aucun rapport avec ceux qu'un médium peut produire en faisant craquer ses tendons. La cause en était intelligente et nous nous en sommes servi couramment comme moyen de communication dans bien des séances. J'en ai même entendu plusieurs fois en plein jour étant seul chez moi.

Je cite également à titre de renseignement, car ils ont été obtenus dans l'obscurité, des bruits de cloche, de trompette et des imitations de chants d'oiseaux.

Le mécanisme de ces bruits paraît être un écartement brusque des molécules de l'air ou des corps solides.

Nous en avons obtenu sur demande, mais jamais à volonté.

Une fois, je vis une étincelle partir de la main du médium ; elle était accompagnée d'un crépitement analogue à celui d'une étincelle électrique.

Certains phénomènes sont souvent accompagnés d'un bruissement identique à celui qui se produit quand on présente une pointe au conducteur d'une machine électrique.

Si l'on rapproche ces faits des lueurs dont je vais parler et de l'odeur d'ozone qui les accompagne, on peut présumer que l'électricité joue un rôle encore indéterminé dans la production de plusieurs phénomènes.

PHÉNOMÈNES LUMINEUX

Dans toutes les séances un peu réussies, quel que fût le médium, j'ai toujours observé la formation de points lumineux ressemblant à des feux follets.

On les voit naître un peu partout, en l'air, par terre, généralement près du médium, souvent aussi hors de sa portée.

Ils sont quelquefois doués d'un vif éclat et d'une teinte blanche qui les fait ressembler à la lumière du magnésium, mais ils n'éclairent pas autour d'eux. Ils se déplacent comme de petites comètes, courent les uns après les autres comme des papillons, tantôt se rassemblant, tantôt se dédoublant.

J'ai eu une fois l'occasion d'en observer un attentivement et de très près.

Le 8 juillet, en présence de MM. Gaboriau, Labro, Picard et R..., j'avais placé dans l'obscurité trois plaques au gélatino-bromure sur la table, à côté de moi. A ma demande, une de ces lueurs vint d'un mouvement saccadé se poser sur une plaque.

J'étais debout penché sur la table et la lueur était à la distance de la vue distincte. Elle était très vive,

très blanche, surmontée d'un petit tourbillon de fumée blanchâtre formant panache, avait la grosseur d'une amande et la forme d'une petite langue dont la pointe serait en bas. Elle était isolée sur la plaque qu'elle éclairait un peu, et à la naissance du panache présentait un remous de matière lumineuse.

Elle s'avança avec le mouvement d'un pinceau qui tracerait un pointillé, décrivit un zigzag en forme d'M et se retira encore très vive.

Une autre flamme beaucoup moins brillante se posa un instant sur les deux autres plaques.

Au développement que je fis seul après la séance à l'aide de l'oxalate de fer, ces clichés présentèrent des particularités curieuses. Ils se couvrirent d'effluves analogues à ceux qu'on obtient avec les décharges obscures d'électricité (Expériences du Dr Boudet, de Paris), mais ces empreintes étaient d'un brun violet, alors qu'une simple impression lumineuse aurait dû laisser une trace noire.

Comme j'ai retrouvé ces traces violettes sur toutes les plaques que j'ai impressionnées depuis, je suis amené à penser qu'il y a là, indépendamment de l'action lumineuse, une altération anormale du sel d'argent due à l'action chimique de cette substance lumineuse, quelle qu'elle soit.

Du reste, pour m'assurer que ces effluves n'étaient pas dus à une mauvaise composition du bain révélateur, je développai en même temps une plaque neuve qui vint absolument transparente au fixage.

La mieux réussie de ces trois plaques s'est cassée accidentellement. J'ai conservé les deux autres. Sur l'une d'elles on voit le zigzag tracé par le pinceau lumineux. J'en ai fait venir jusque sous mon nez et alors j'ai senti une odeur d'ozone très faible.

Mes observations très nombreuses me permettent de les diviser en deux catégories.

Les unes sont un peu jaunâtres et présentent une fumée phosphorescente et des différences d'éclat caractéristiques des lueurs émises par le phosphore dans son oxydation lente.

La substance de ces lueurs n'est plus du phosphore et n'est pas encore de l'acide phosphorique. C'est ce qu'on appelle, en chimie, un *état naissant*.

Les autres sont blanches, n'émettent pas de fumée et ont des contours bien arrêtés.

Il est impossible d'imiter ces lueurs dans les conditions où je les ai observées, car elles se produisent simultanément en grand nombre dans des points de l'espace éloignés l'un de l'autre; se déplacent spontanément, *changent de forme*, s'étalent et viennent à quelques centimètres des yeux des assistants.

Les formes que je pus voir bien nettement furent un œil lumineux surmonté d'un panache ; une moitié de visage et des doigts lumineux.

Plusieurs indices me donnèrent à penser que ces lueurs servent à rendre visibles les formes qui se matérialisent dans l'obscurité, et j'en eus bientôt des preuves.

Un soir, étant hors de la portée du médium, je vis une de ces lueurs s'avancer vers moi et au moment où elle me touchait, je sentis le contact d'une main.

Une autre fois, je vis devant moi deux doigts, un pouce et un index, pétrissant un cylindre lumineux qui les éclairait

Dans la séance du 20 juillet à laquelle assistaient MM. Labro, Th... et Ma... et dans des séances postérieures, j'impressionnai d'autres plaques en ayant soin de les placer hors de la portée du médium.

Ce jour-là, nous étions assis tous trois sur le canapé, et le médium au piano ; le guéridon en face de nous contre le lit, la plaque dessus. Les lueurs vinrent se poser dessus au milieu du plus grand silence, se retirèrent, puis le guéridon se renversa et nous entendîmes la plaque de verre tomber sur le parquet, je la croyais cassée.

Un peu plus tard, comme nous observions les lueurs qui voltigeaient autour de nous, j'exprimai mon regret que le cliché fût cassé.

Au même instant une main pressa fortement mon épaule droite (il n'y avait personne à ma droite ni derrière moi, car j'étais assis à l'extrémité droite du canapé) et le guéridon se trouva à côté de moi : la plaque était dessus, intacte. Il me semble impossible que quelqu'un ait pu dans l'obscurité, et sans faire le moindre bruit, ramasser cette plaque, la poser sur le guéridon et placer celui-ci à côté de moi.

La plaque présenta au développement, en outre des effluves violacés, des empreintes noires dues évidemment à des doigts lumineux. Les saillies de la peau appelées lignes de la main sont très nettement tracées et l'on voit, non seulement l'empreinte des doigts, mais encore celle de la paume de la main.

Toutes les fois que j'ai cherché à toucher ces lueurs j'ai rencontré des doigts. Comme j'ai vu plusieurs fois de ces taches lumineuses sur les doigts du médium, je ne puis attacher de l'importance qu'à celles qui étaient incontestablement hors de sa portée, ce qui arriva dans un grand nombre de cas.

Très souvent j'ai vu des plaques phosphorescentes sur le parquet. Elles persistaient même dans une demi-obscurité et quand je cherchais à les toucher, elles fuyaient devant mes doigts.

Sur les clichés que j'ai conservés, il y a autour des empreintes de doigts une auréole qui n'existerait pas

si c'étaient simplement des traces de doigts sales.

D'ailleurs, j'ai toujours trouvé mes plaques absolument nettes avant le développement.

A cet endroit, je dois placer une observation qui peut ne pas se rapporter à un phénomène physique mais qui est de nature à intéresser les physiciens.

Désireux de prendre l'empreinte photographique de quelques écritures spirites, je plaçai dans le châssis positif une plaque au gélatino-bromure et deux des papiers par-dessus, l'écriture contre la surface sensible, le tout recouvert d'un verre, puis j'exposai le tout quelques secondes au jour. La lumière arrivait donc directement sur une partie de la surface sensible et impressionnait le reste en passant à travers les papiers. C'étaient les deux papiers à écriture jaune signés l'un Goldsmith, l'autre Diderot.

Je m'attendais naturellement à ce que l'écriture vînt au développement en blanc sur un fond noir. Ce fut le contraire qui arriva. Toute la partie insolée, même celle qui n'était pas recouverte de papier, resta transparente, de sorte que l'écriture vint en noir sur fond blanc, c'est-à-dire en positif.

Avec le même bain révélateur, je développai un cliché pris à la chambre noire, qui vint en négatif, comme à l'ordinaire.

Les plaques au gélatino-bromure donnent lieu à bien des surprises, mais cette fois le phénomème me paraît inexplicable et des photographes de profession ne purent m'en donner la raison.

En résumé, ces lueurs, bien qu'obtenues dans l'obscurité ou une demi-obscurité, sont une preuve incontestable de la cause occulte. Je sais qu'on pourrait les imiter en se frottant les doigts de phosphore, mais on ne pourrait pas imiter leurs changements de forme et d'éclat, ni les produire artificiellement en aussi grand nombre.

J'en ai observé avec quatre médiums différents et dans des circonstances où nous ne les cherchions pas, occupés que nous étions à des phénomènes autrement intéressants. C'est un phénomène des plus faciles à obtenir et qui permet de juger de la médiumnité d'un individu. Ce n'est pas non plus une hallucination, car je ne suis pas seul à les avoir vues et mes plaques phothographiques sont un témoignage permanent. Il n'y a pas lieu, je crois, de leur attacher une grande importance au point de vue occulte; toutefois, les physiciens qui étudient les phosphorescences auraient là un champ nouveau et fertile à exploiter.

APPORTS ET TRANSPORTS D'OBJETS

Des médiums que j'ai étudiés, deux au moins sont extraordinaires, mais comme ils n'ont été ni entraînés ni spécialisés, les phénomènes sont moins accentués que ceux produits par Eglington ou Slade. Il y en a même que je n'ai pas voulu continuer à produire, parce que je les jugeais dangereux.

Ce qui est surtout intéressant c'est la diversité des phénomènes obtenus dans une même séance, car, bien que je sois obligé pour la commodité du lecteur de les décrire successivement et séparément, il y a eu des séances où nous observions simultanément lueurs, coups frappés, mouvements d'objets, écritures directes, projections de papiers écrits, apports d'objets, transports et fantômes. Je déclare impossible d'imiter tout cela à la fois sans qu'il fût impossible de découvrir une supercherie.

Les faits de transports dont je vais parler maintenant ont été observés par moi un très grand nombre de fois, mais je ne citerai que les cas les plus rigoureusement étudiés.

Il y a une distinction à faire entre les apports et les transports. Dans le premier cas on trouve quelque part un objet qui n'y était pas, sans qu'aucune cause connue l'y ait mis ; mais alors le contrôle est très difficile. Le second cas est plus intéressant parce qu'alors l'objet passant d'un endroit dans un autre sans passer par des positions intermédiaires, le contrôle est possible.

Il y a des méthodes de contrôle qui comportent des conditions incompatibles avec le phénomène. Ceux qui emploient cette méthode ne verront jamais rien. Tel par exemple ce médecin qui, apportant a Slade des ardoises ficelées, vissées, marquées et cachetées, exigeait encore qu'elles fussent sous ses yeux pendant l'opération. Cette précaution, inutile pour un observateur se mettant au niveau du genre de phénomènes à observer, fit que l'expérience ne réussit pas et il raconta triomphalement que Slade n'avait rien pu produire devant lui.

On ne traite pas une expérience psychique qui met en jeu des forces intellectuelles et morales comme une expérience de chimie.

Dans les cas de transports, y a-t-il passage de la matière à travers la matière ? Y a-t-il fluidification de la matière, désintégration de l'objet, en un mot? — Je ne le pense pas.

Je serais bien embarrassé d'en donner une théorie parce qu'il faudrait changer la notion fausse qu'on se fait de la matière et l'on ne comprendrait pas.

Qu'il me suffise de dire que, de l'aveu même des physiciens Hirn et Clausius, la matière caractérisée par son impénétrabilité à d'autre matière est une forme de la substance. Il y a des substances capables de pénétrer la matière, et l'électricité, à n'en pas douter, est une de ces substances.

La question devient donc celle-ci : une forme de la substance peut-elle être transformée en une autre ? Cela ne me paraît pas douteux.

Dans certains cas, la matière paraît être subjectivée, et là où il n'y a plus de mesure pour l'espace et le temps, il ne saurait être question de positions intermédiaires.

J'ai observé bien souvent de ces transports en pleine lumière, mais jamais, dans aucun cas, l'objet n'a disparu ni ne s'est reformé sous les regards de quelqu'un ; je n'ai pu que constater les positions extrêmes et l'absence de cause apparente du déplacement.

Les papiers dont j'ai parlé déjà, écrits avec des encres fraîches que je n'avais pas chez moi, sont des apports. Des fleurs fraîches encore humides de rosée qui étaient posées dans nos mains pendant les séances sont des apports, mais cela a été fait dans l'obscurité et il n'y a pas lieu d'y attacher beaucoup d'importance. Il n'en est pas de même de ce qui s'est passé à la lumière.

Le 24 août, à la lumière, les assistants étant tous assis, je fis placer M. C. debout en face de moi, les mains sur le guéridon. J'avais le dos tourné contre le piano et il n'y avait personne dans le coin de la chambre situé derrière moi. J'avais tout le monde sous les yeux.

Je plaçai alors un crayon marqué dans la poche de M. C. et nous attendîmes environ cinq minutes. Je fouillai alors la poche de M. C. et j'y trouvai les mêmes objets qu'auparavant sauf le crayon.

M. C. n'avait pas bougé et ses mains avaient été tout le temps apparentes. Aucun des assistants n'avait non plus quitté sa place. Nous interrogeâmes la table qui nous répondit que le crayon était sur la table placée dans le coin derrière moi, sous des papiers.

Je m'approchai alors seul de cette table et, soulevant le tas de papier, y découvris le crayon.

Il est remarquable que les indications de la table relatives à des objets disparus de cette façon se sont toujours trouvées exactes, alors que généralement elles n'ont aucune valeur.

Un soir, à la lumière, étant seul avec M. C. et le médium, j'obervai le phénomène suivant :

Le canapé était tourné devant la cheminée, où il y avait du feu, et ils étaient assis dessus. La lumière était sur la cheminée. Derrière le canapé était le guéridon. Pour y toucher il eût fallu qu'ils passent la main par-dessus le dossier du canapé en se soulevant, mouvement impossible à ne pas surprendre.

Sans rien dire je posai sur le guéridon une feuille de papier blanc et un crayon qui se détachait nettement sur le fond blanc. Je revins m'asseoir et pendant le trajet de quelques pas que je fis je me retournai : le crayon n'y était déjà plus ; à peine étais-je assis que le crayon tomba par terre dans le coin de la chambre à ma gauche. Durant toute cette opération je ne surpris aucun mouvement anormal de la part de mes amis placés sur la droite du canapé et je les observais spécialement car je m'attendais à ce phénomène. Le crayon était marqué.

Une autre fois, toujours à la lumière, je plaçai une manchette sur la table contre la fenêtre et dans cette sorte de cylindre je mis moi-même un crayon marqué. Personne n'approcha de cette table. Je ne quittai pas cette manchette du regard. Cependant, quelques instants après, soulevant la manchette, je ne trouvai plus le crayon. Sur indication de la table nous le retrouvâmes dans un autre endroit de la chambre.

Je ne cite pas les cas très nombreux où le phénomène ne s'est pas produit avec un contrôle suffisant.

Je dois dire aussi que j'ai essayé sans succès de faire passer une carte de visite dans une boîte fermée à clef.

Le fait suivant est curieux à noter bien qu'il ne se soit pas passé chez moi.

J'étais chez mes amis et nous prenions le thé tranquillement autour de la table ; à un certain moment j'entendis un bruit, une sorte de froissement sur le mur de la chambre. J'y portai les yeux et je vis remuer une feuille de carton (un programme de concert) fixée au mur par un seul clou. De derrière cette feuille de carton tomba alors une feuille de papier que je ramassai et sur laquelle était un dessin au crayon et une missive signée *Hespero.*

Ces écritures, ces apports de papier ne sont vraisemblablement qu'un produit du champ psychique du médium ; toutefois, les faits suivants prouvent qu'un objet peut être transporté d'un champ psychique à un autre à travers une distance assez grande.

(*A suivre.*) D. MAC NAB.

ONOMANCIE

L'article qui suit est une fantaisie d'un humoriste célèbre qui, pour cette fois, a voulu garder l'incognito. Cette fantaisie, qui a déjà paru dans la *Libre Parole*, a sa place dans l'*Echo du Merveilleux*. L'Onomancie, en effet, fait partie des sciences, dites divinatoires... Elle donne parfois des résultats vraiment curieux ; qu'on en juge.

Je suis allé voir hier le Petit Homme Pâle.

Nos lecteurs ignorent peut-être qu'il existe à Paris un personnage qui, sous ce pseudonyme, exerce la bizarre profession d'onomancien.

L'onomancie est, selon lui, une science infaillible

qui permet de présager la destinée d'un individu en transposant toutes les lettres de son nom, sans retranchement ni adjonction, de manière à en tirer un mot ou une phrase, au sens complet.

Arrivé chez le mystérieux personnage, qui est un de mes amis, le seul peut-être, je lui avoue aussitôt que je suis venu dans l'espoir d'obtenir quelques pronostics sur le gouvernement.

— Asseyez-vous, me dit-il gravement, et écrivez ce que vous voudrez sur un bout de papier.

Je trace ces mots : *La troisième République française.*

L'onomancien prend la feuille et déclare, après quelques minutes : « Je lis dans votre phrase ceci :

UN BLOC QUI A FÊTÉ ISRAEL IRA MÉPRISÉ

— Comment? fis-je, un peu étonné, vous avez employé toutes les lettres, sans exception?

— Oui, mon cher, et pas une de plus.

— Mais alors, c'est la fin du bloc annoncée?

— C'est la fin du bloc. »

Je reprends : « Est-ce tout ce que vous y voyez? Pouvez-vous me faire connaître pourquoi le Bloc s'en ira?

— Oui. Parce que dans *La troisième République française*, toutes lettres transposées, je vois encore la cause du dégoût qu'il inspire. Et la voici :

SOCIALISTE REPU IL N'AIME QUE BAFRER

— Extraordinaire ! Et qui va chasser le bloc?

— Un coup d'Etat.

— Parce que?...

— Parce que je trouve dans *La troisième République française* — il articule lentement et les yeux fermés — cette phrase nouvelle :

SUBIT LA FORCE AINSI QUE LA PREMIÈRE

— Vous commencez à me troubler sérieusement. Et puis-je connaître quelle sera la forme du prochain gouvernement et quand il s'établira ? »

Le Petit Homme Pâle, qui s'est levé, arpente maintenant à grands pas son cabinet.

J'attends anxieux.

Enfin, il s'arrête, saisit le carnet sur lequel je prends des notes, en disant : « *La troisième République française* renferme cette prédiction... » Et il écrit :

C'EST UN EMPIRE QUI ABOLIRA FALIÈRES

— Prodigieux !

Mais en reprenant mon carnet, je fais cette remarque :

— « Pardon, maître, Fallières prend deux L.

— Tout comme un aigle, alors », fait mon ami. L'oracle, qui s'occupe peu de politique, n'y aura point attaché grande importance. N'importe, il va sans doute nous répondre dans le même sens, en orthographiant exactement.

Il reprend sa marche, puis, bientôt : « Voici, dit-il. Je découvre :

FALLIÈRES CASÉ, BRUMAIRE QUI POINTE

« Vous voyez, c'est clair, c'est bref, c'est un roulement de tambour. Nous verrons du nouveau sous le règne qui commence. Et maintenant que vous en savez autant que...

— Ah ! mais non, j'insiste. Vous ne me laisserez pas partir sans me dire si c'est un hasard, un peu ahurissant, je le veux bien, qui fait figurer le nom de Fallières dans ma phrase ou si elle contient des allusions aux autres précédents.

— Il n'y a pas de hasard. Ces mots : *La troisième République française* nous fournissent encore :

QUI FILERA SI CARNOT...? LE BEAUPÉRISME

« En effet, si Carnot était nommé — et il le fut — son élection devait marquer l'extinction du beaupérisme qui sévissait à l'Elysée, sous Grévy.

— Fantastique ! Et sur Félix Faure ?

— La fin de ce président est restée mystérieuse pour le public mais la police sut toujours à quoi s'en tenir. Ecoutez :

LÉPINE ASSURE A QUI « BROFITA » LE CRIME

— Je n'ai plus d'épithètes pour peindre mon admiration. Et sur Emile, qui s'en va et qui nous quitte ?»

La réponse ne se fait pas trop attendre. Le Petit Homme Pâle me dicte :

LIBRE, L'ESCROQUERIE PANAMISTE A FUI

« On voit les chéquards échappant à la Justice, grâce à une puissante complaisance. Et, maintenant, bonsoir... »

Je réclame encore : « Et Périer, un mot sur Casimir Périer ? »

— Soit, soupire l'onomancien. Et ce sera tout. Car j'ai un peu de migraine. *La troisième République française* se transforme ainsi :

QUANT A CASIMIR IL SE PRÉFÈRE OUBLIÉ

« L'oracle n'emprunte pas la plume de Chateaubriand pour exprimer le geste de lassitude et de mépris des honneurs que fit l'ex-président, mais c'est très suffisant. Et, cette fois...

— Cette fois, tous mes remerciements, et, je l'espère, au revoir. » FRÉHART.

A propos de la mort de M. Archdeacon

Au lendemain de la mort si soudaine de M. Edmond Archdeacon, le *Gaulois* racontait que, quelques jours auparavant, le député du Ier arrondissement assistait, chez Mme Hochon, à une soirée où l'on exhibait une « voyante », Mme X...

Elégante, en robe basse, de manières parfaites, la Devineresse, qui semblait plutôt une invitée, s'asseyait à l'écart, les yeux bandés. Son mari faisait le tour de la société, recueillant les questions qu'on voulait poser

et les transmettant à la Voyante. Elle y répondait avec une justesse singulière.

Vint le tour de Mme Archdeacon, qui demanda si le député auquel elle pensait serait réélu ?

— Non, Madame, répondit la voyante.

On sourit. La réélection de M. Archdeacon était, en effet, certaine. Devant cette incrédulité générale, le barnum crut devoir répéter la question.

— Voyez bien.., cette personne sera-t-elle réélue ?

— Non, répondit fermement la voyante. Elle touche à la fin de son mandat.

Les assistants levèrent les épaules, et Mme Archdeacon ne put s'empêcher de rire.

La voyante avait, malheureusement, bien vu.

Mais si, dans l'entourage de M. Archdeacon, personne ne prévoyait sa fin foudroyante, lui en avait le pressentiment. Ce pressentiment, qu'il cachait aux siens, il l'avait avoué à quelques amis, dont nous sommes. Nous l'en avions affectueusement grondé, comme d'une faiblesse passagère chez cet homme d'une si noble énergie...

Nous savons, hélas ! aujourd'hui que ce que nous avions pris pour une faiblesse passagère, était, depuis deux mois, une sorte d'idée fixe chez lui.

Au mois de janvier, M. Archdeacon fit un court séjour dans son château de Cheney, dans l'Yonne. Au moment de partir, il se fit amener son cheval, une bête superbe qu'il avait l'habitude de monter pendant ses villégiatures. Il le caressa doucement; puis, une larme dans les yeux, lui dit, en l'embrassant sur le museau : « Adieu, mon bon ami, je ne te verrai plus. »

Il partit ensuite en automobile. Arrivé à six kilomètres environ de Cheney, il ordonna au chauffeur de rebrousser chemin. Revenu devant le château, comme le chauffeur lui demandait s'il n'avait point oublié quelque chose :

« Non ! répondit M. Archdeacon en désignant le château... Mais j'ai voulu encore une fois revoir tout cela que je quitte pour toujours... »

L'avant-veille de sa mort, il dit à son valet de chambre :

« Je mourrai dans deux jours. Quelle tristesse de mourir à quarante et un ans... »

On le voit, les propos que nous lui avions entendu tenir sur sa fin imminente n'étaient pas l'expression d'une de ces idées noires comme il en passe parfois dans le cerveau des plus gais d'entre nous. C'était une conviction bien arrêtée. Il savait.

M. Archdeacon est mort, comme il avait vécu, en chrétien. Tous ceux qui l'ont connu garderont de lui l'impérissable souvenir d'une intelligence d'élite et d'un cœur magnifique. C'était le plus simple, le plus affectueux, le plus dévoué des amis.

La classification des voyants
et la notion du temps

En nous envoyant l'article qu'on va lire, notre mystérieux collaborateur Nébo nous écrivait : « Je n'ai pas l'illusion de croire qu'il vous plaira ; notre façon de comprendre les phénomènes est radicalement différente. Je pense cependant qu'il vous intéressera et que vous croirez bon de le publier. »

Il est certain, en effet, que sur la question qu'il traite dans cet article, nous ne partageons pas les idées de Nébo. Nous n'hésitons pas cependant à lui ouvrir toutes grandes nos colonnes. C'est pour nous un devoir de courtoisie à l'égard de l'érudit et du penseur qui nous a donné déjà tant de curieuses et savantes études.

Nous avons seulement pris la liberté de retrancher de son travail un ou deux passages, à notre avis un peu choquants, au moins dans leur forme. Ces suppressions, d'ailleurs, ne modifient en rien le sens général de l'article.

Bien entendu, nous publierons les objections ou les commentaires que la thèse paradoxale de Nébo pourrait susciter.

...Si vous vouliez me permettre d'indiquer dans quel sens il faudrait, à mon avis, diriger les recherches pour arriver à éclaircir la question des phénomènes produits par les médiums, je dirais qu'il me paraît nécessaire de considérer ces phénomènes d'une manière plus scientifique qu'on ne le fait habituellement.

Jusqu'à ce qu'on possède une preuve péremptoire du contraire, et cette preuve n'existe pas, on doit tenir ces phénomènes pour des phénomènes naturels, c'est-à-dire provenant des propriétés de la nature humaine.

On doit donc les traiter et chercher à les expliquer rationnellement, et non pas en se basant sur des suppositions imaginaires.

En réalité, les facultés médianimiques ne sont pas isolées parmi les facultés psychiques. Les médiums se rattachent intimement à deux catégories de voyants : les somnambules et les prophètes.

Il n'y a aucune raison valable pour les en séparer comme on le fait. Je ne crois pas qu'il soit possible d'adopter une explication scientifique de la faculté médianimique sans que cette même explication soit applicable, au moins en partie, aux facultés somnambuliques et prophétiques.

Il est manifeste que ce sont trois variétés diverses d'une même propriété fondamentale.

Chacun de ces groupes pourrait être défini de la manière suivante :

Les prophètes sont des voyants qui ont la faculté de lire dans l'avenir.

Les somnambules sont des voyants qui ont la faculté de lire dans le présent, mais jusqu'en des lieux éloignés de celui où ils se trouvent.

Les médiums sont des voyants qui ont la faculté de lire dans le passé.

Il est probable qu'il existe tous les passages possibles entre ces trois groupes, et que leurs capacités dérivent d'une propriété générale de la nature humaine qui serait, chez eux, développée à un degré exceptionnel.

Cela peut même être considéré comme démontré pour les somnambules, car beaucoup d'entre eux ou d'entre elles sont capables de lire, non seulement dans le présent, mais dans un avenir prochain ou dans un passé peu ancien. Les somnambules constituent un terme de passage incontestable entre les deux autres groupes.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne sait pas exactement à quoi se rattachent ces pouvoirs de clairvoyance. Cependant, d'après ce qu'on connaît sur un phénomène curieux qui se produit chez ces natures bizarres, il paraît extrêmement probable qu'ils se rattachent à la puissance d'extériorisation des voyants.

Ceux-ci semblent, en effet, capables de subir un dédoublement partiel et de projeter en dehors d'eux quelque chose de mal déterminé encore. Cela paraît être formé par une partie de leur propre substance, jointe à des propriétés sensitives, et même à des facultés cérébrales. Quoi qu'il en soit, les possibilités de voyance paraissent fonction de cette puissance d'extériorisation.

Pour les médiums, on peut dire que c'est une de leurs propriétés principales, et on doit la considérer aujourd'hui comme prouvée expérimentalement.

La plupart des phénomènes qu'ils produisent proviennent de là, probablement même tous ces phénomènes ; non seulement ceux psychiques, mais ceux plus matériels tels que les mouvements d'objets, les rapts, et surtout les matérialisations qui sont toutes obtenues aux dépens de leur propre substance.

A côté de cette cause, et peut-être du reste en rapport avec elle, il y en a une autre qui agit d'une manière très active sur les manifestations psychiques. C'est celle qui provient de la télépathie, des relations cérébrales qui s'établissent entre le voyant et les assistants. On constate aisément, comme conséquence, une action des pensées et de l'état d'âme des personnes présentes sur les résultats obtenus.

Avec les médiums, c'est extrêmement prononcé. L'influence des opinions du sujet et du cercle qui l'entoure a frappé tous les observateurs. La plupart des communications sont en accord avec les idées dominantes du groupe, et sont explicables par des relations cérébrales, et par la formation d'une espèce de personnalité collective et intellectuelle.

C'est ainsi que les disciples d'Allan-Kardec obtiennent des communications en accord avec leur théorie ; conformes par exemple, à la doctrine de la réincarnation.

Les spirites américains y sont opposés, et il en est de même des messages qu'ils reçoivent.

Chez les catholiques, les esprits consentent volontiers à reconnaître qu'ils ne sont que de petits démons. Ils se sauvent quand on les asperge d'eau bénite ; tandis que, chez les anglo-saxons, ils jettent dans le feu, comme profondément impures, les médailles de la sainte Vierge bénies par le Pape.

Dans les milieux philosophiques, comme celui où se trouvait Eugène Nus, les communications portent l'empreinte des conceptions générales les plus hautes, et sont le reflet direct des préoccupations des assistants.

En présence de Victor Hugo, enfin, on obtient des vers superbes, aussi beaux que les meilleurs de ceux produits réellement par le maître.

L'influence du milieu est indéniable dans un nombre considérable de cas. Cela n'est pas, d'ailleurs, spécial à la catégorie des médiums, et l'on retrouve la même particularité dans la catégorie des prophètes.

Ceux-ci, en effet, se prétendent en relation avec diverses personnalités célestes qui sont soi-disant les inspirer. Or, il est facile de démontrer, par des considérations historiques, que la plupart de ces personnalités sont apocryphes.

Le phénomène du prophétisme ne date pas d'aujourd'hui. Il a fleuri dans les temps anciens, bien plus brillamment même que dans les temps modernes, et cela chez les peuples les plus divers.

C'est ainsi qu'autrefois, chez les Grecs et chez les Romains, au temps des anciens Dieux qui déambulaient entre le ciel et la terre, il y avait déjà des manifestations prophétiques. Quelles étaient alors les personnalités qui en étaient les inspiratrices ? C'étaient les habitants de l'Olympe ou bien leurs messagers.

Aujourd'hui, ils ont disparu de la circulation.

..Les mahométans, les bouddhistes et les fétichistes ont aussi leurs devins et leurs prophètes, mais ceux-ci sont en rapport avec des entités célestes bien différentes des nôtres.

Pour tout esprit impartial, ces particularités sont caractéristiques et démonstratives. Qui oserait soutenir aujourd'hui qu'Apollon existait réellement, et qu'il collaborait aux oracles rendus en son nom? *Ab uno disce omnes.*

Il ressort nettement de toutes les considérations précédentes que la nature des personnalités qui se

communiquent dépend, dans la grande majorité des cas, de l'état d'âme de la personne inspirée (médium, somnambule ou prophète), ou de celui du milieu dans lequel elle se trouve.

Cette relation entre les résultats obtenus et les idées du sujet ou du cercle environnant, est intéressante comme donnée scientifique et télépathique; elle mérite une étude sérieuse; mais elle est très regrettable au point de vue de ce que l'on cherche chez les divers croyants, c'est-à-dire pour la connaissance par leur intermédiaire des faits inconnus de l'avenir et du passé.

Elle démontre que, dans un grand nombre de circonstances, les indications obtenues doivent être purement imaginaires. On peut craindre qu'elles ne représentent souvent pas autre chose qu'une combinaison de la pensée du voyant avec celle des assistants.

Il existe heureusement des cas dans lesquels les résultats ne peuvent pas être expliqués par l'influence précédente.

Il paraît démontré que les prophètes ont été capables, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes de signaler d'avance certains faits de l'avenir.

Il est certain que fréquemment des somnambules ont pu voir dans le présent des scènes éloignées, et même ont pu lire, dans un avenir prochain, des événements rapprochés.

Il est incontestable que des médiums ont divulgué certains faits du passé dont il est impossible qu'ils aient eu connaissance par des procédés ordinaires, et les vérifications de ce dernier cas sont très nombreuses.

Ce sont ces phénomènes de voyance réelle qui sont naturellement les plus intéressants et ce sont ceux dont allons nous occuper exclusivement à présent.

Il ne faut pas se faire d'illusion sur la facilité du problème à résoudre.

Il ne suffit pas pour expliquer ces phénomènes d'arriver à concevoir en quoi consistent les pouvoirs de clairvoyance.

La question soulevée touche à un ordre de sujets bien plus profonds que cela : il serait nécessaire, pour obtenir une solution satisfaisante, de faire entrer en ligne de compte une hypothèse acceptable relativement à la nature si mystérieuse du *temps*.

Là est le véritable nœud de la question.

Si on admet, et cela semble démontré par des faits multiples, que les prophètes et les somnambules sont capables de signaler certains faits de l'avenir; si on admet que les médiums ont connaissance de certains faits du passé, et cela paraît parfaitement établi, il est indispensable, indépendamment d'une explication des facultés inhérentes aux voyants, d'adopter une conception du temps qui soit d'accord avec ces phénomènes de clairvoyance.

Or, cette conception n'existe pas. On ne possède aucune espèce de notion sur la nature même du temps. On ne sait absolument pas ce que c'est que le temps.

Il est évident, cependant, que si on veut tirer au clair ce qu'il y a dans les phénomènes de prévision de l'avenir, ou de nouvelle vision du passé, il serait essentiel de savoir ce que ça peut bien être que l'avenir et que le passé.

Voici, pour ma part, quelle est la façon dont j'envisage la question. Elle est absolument hypothétique, et je n'ai pas la prétention de la présenter comme l'expression de la réalité. Mais, dans l'ignorance absolue où l'on est relativement au sujet qui nous occupe, c'est une manière de voir qui permet de comprendre la marche des phénomènes.

Si les prophètes et les somnambules ont connaissance des choses de l'avenir, cela prouve que celles-ci existent déjà dans un certain milieu; ou bien qu'il y existe quelque chose en préparation capable de se convertir en ce qui nous représente le temps présent.

De même, si les médiums peuvent se rendre compte des êtres et des événements des temps passés, cela prouve que ces êtres et ces événements continuent à exister après le moment où nous en avons eu connaissance; ou bien qu'ils laissent après eux des traces suffisamment caractéristiques pour qu'on puisse reconstituer par elles les scènes de jadis.

On est ainsi amené à concevoir la constitution du monde comme beaucoup plus complexe qu'on n'a l'habitude de le faire.

Indépendamment du milieu que nous connaissons et dans lequel nous vivons, on est conduit à supposer l'existence d'un autre milieu correspondant à l'avenir et d'un autre milieu correspondant au passé.

Le moment actuel ne serait pas seul existant. Il se distinguerait simplement du passé et de l'avenir parce que les êtres ou les corps y sont dans un état tel que nous sommes aptes, avec notre organisation, a en avoir connaissance. Mais, dans la réalité, les êtres ou les corps existeraient déjà, dans un état particulier et inconnu, avant et après le moment présent.

En conséquence, pour ma part, je serais assez disposé à adopter pour la nature du temps une définition analogue à la suivante :

Le temps présent consiste en une perturbation éthérique qui se déplace suivant une des dimensions supplémentaires de l'espace.

Cette perturbation communiquerait aux corps une espèce de vie, ou de lumière, ou d'état particulier, qui nous permettrait de nous rendre compte de ce qui existe dans un rayon restreint.

Peut-être aussi cette perturbation opère-t-elle une transformation du milieu, de manière à ce que l'état de ce milieu correspondant au passé soit différent de l'état qui existait dans l'avenir avant le passage de la perturbation.

Essayons, pour nous fixer les idées, d'interpréter cette conception en la rapportant à des notions ordinaires.

Supposons un tuyau qui représentera, par exemple, la quatrième dimension de l'espace.

Supposons que ce tuyau soit rempli d'un mélange gazeux susceptible de subir une transformation chimique; tel qu'un mélange d'oxygène, de chlore, d'hydrogène et de formène.

Allumons ce mélange à une extrémité. L'onde explosive se propagera graduellement sous la forme d'une petite flamme d'un bout à l'autre du tuyau. Cette flamme symbolisera la perturbation qui caractérise le temps présent.

Les portions gazeuses non transformées, et qu'elle n'a pas encore atteintes, figureront les êtres dans l'avenir. Les portions qu'elle a déjà dépassées, et qui ont été transformées en gaz carbonique, en gaz chlorhydrique et en eau, figureront l'état des êtres dans le passé.

Prenons encore un autre exemple ; représentons le temps, passé, présent et avenir, par une route montante et plongée dans l'obscurité.

Cette route symbolisera la quatrième dimension de l'espace.

Supposons un voyageur qui parcourt cette route une lanterne à la main. Celle-ci n'éclairera qu'une portion restreinte du chemin; cette portion, c'est le temps présent.

La partie élevée de la route, que le voyageur n'a pas encore atteinte, représentera l'avenir.

La partie basse, qu'il a déjà quittée, figurera le passé.

Voici maintenant comment on peut concevoir le rôle des diverses catégories de voyants.

Les prophètes ont la propriété de s'extérioriser. Ils acquièrent ainsi une nature légère, épurée par leurs sentiments religieux, qui leur permet de s'élever, d'aller voir en avant et en haut ce qui existe sur la route.

On peut supposer si l'on veut, mais ce n'est pas indispensable, qu'ils peuvent alors entrer en relation avec des êtres inconnus habitant les espaces futurs.

Les somnambules s'extériorisent aussi ; mais il ne peuvent s'éloigner beaucoup, et ne se rendent compte que des parties assez rapprochées du chemin.

Les médiums, enfin, sont des voyants dont la nature extériorisée plus lourde, plus matérielle et moins pure, est surtout apte à redescendre vers les bas-fonds de la route et à prendre connaissance du passé.

On peut supposer si l'on veut, mais ce n'est pas indispensable, qu'ils peuvent alors entrer en relation avec les personnes qui ont jadis vécu, et qui continueraient à exister dans les niveaux inférieurs qui sont constitués par les temps disparus.

NÉBO.

LES

Prédictions de l'OLD MOORE

MARS

Le dessin représente, à droite, un professeur entouré de jeunes élèves à qui il apprend l'alphabet marqué sur un tableau noir; puis à gauche un cheval en liberté ; puis un porc et un chien nez à nez qui se regardent d'un air joyeux. Au fond, les drapeaux d'Angleterre et d'Irlande entrecroisés.

En voici l'explication :

C'est avec plaisir que le *vieux Maure* peut présenter le dessin qui couronne le mois de mars. On verra facilement, d'un simple coup d'œil, qu'il s'agit de l'Irlande. Il y a quelques années, le prophète a appelé l'attention sur l'Ile-Sœur et il n'est pas douteux que des sentiments plus amicaux existent entre le peuple d'Angleterre et celui d'Irlande.

Nous remarquons le porc bien nourri conversant amicalement avec le bouledogue. Il semble que la question, irritante depuis si longtemps, du *Home-Rule*, sera bientôt résolue à l'amiable.

Les cartes prédisent qu'une loi sera votée au cours de la session, qui mettra fin à toute inimitié.

Remarquons aussi le groupe d'enfants qui reçoivent la meilleur instruction et auquels l'on enseigne les bases d'un bon gouvernement, c'est-à-dire le loyalisme envers le Roi et la Patrie.

Le cheval à gauche montre que, malgré les commandes de moteurs mécaniques, l'Irlande, dans l'avenir comme dans le passé, sera un utile pays d'élevage.

Il y aura probablement, vers cette époque, parmi les agents des postes de Sa Majesté, une agitation considérable. Depuis quelque temps il y a eu beaucoup de mécontentement parmi ces fonctionnaires laborieux et utiles. Le *vieux Maure* est heureux de leur prédire une meilleure paie et moins d'heures de travail continu.

Beaucoup de nos lecteurs se souviendront qu'il y a

environ un an, de vives controverses se sont élevées à propos d'un certain grand personnage qui a fait visite au Maroc. Le résultat de cette visite se produira vers cette époque, et bien que l'attitude amicale de la France à l'égard de l'Angleterre se maintiendra jusqu'au bout, l'Allemagne montrera tant de mauvaise foi qu'elle provoquera des menaces de guerre entre ces trois pays.

Il y aura grande activité à la Bourse, particulièrement sur les chemins de fer anglais et indiens.

Temps doux avec de fortes ondées.

QU'EST-CE ?

LA MAISON HANTÉE DE WIELSBEKE

Le *XXe siècle*, de Bruxelles, publiait l'article suivant dans son numéro du 14 février :

Jusqu'ici, le village de Wielsbeke, en Flandre, ne pouvait se vanter que de posséder un château et les installations agricoles modèles du baron M. van der Bruggen, ministre de l'Agriculture, et son hameau « den Abeele » ne pouvait se vanter de rien du tout. Depuis le 6 février 1906, tout cela a changé. L' « Abeele » a fait, en ce jour fatidique, un bond dans la célébrité, et le hameau est en train de damer le pion à sa métropole. Ce n'est encore qu'une célébrité locale, mais elle s'étend avec rapidité et le *fama cresci eundo* se réalise déjà.

Il faut mettre les choses au point et donner la vraie version des événements qui ont mis soudain en vedette ce paisible coin de campagne. C'est ce que je vais avoir l'honneur de faire.

Une auberge qui a pris le nom du hameau fut le théâtre de ces événements. Elle est habitée par une vieille femme septuagénaire, très alerte, et sa petite-fille, une enfant de quinze ans. Pendant quatre jours, ces deux campagnardes ont passé par des émotions poignantes comme les adeptes de Mme Blavatzky en rencontrent rarement autour des tables des spirites. Les mystérieux frissons que certains achètent si chèrement leur ont été prodigués à titre gratuit et contre leur gré. Elles ont été mises en communication bien involontaire avec le monde de la magie et de la sorcellerie, ou, comme elles le croient, avec ce monde spirituel invisible qui enveloppe le nôtre et dont les habitants, anges ou démons, se mêlent à notre vie, y exercent leurs contradictoires influences, nous effleurent de leur souffle, nous frôlent de leurs ailes. A Wielsbeke, ils ont plutôt joué du coude et des doigts. La différence est notable.

Veuillez remarquer que les faits se sont passés en plein jour, que plus de vingt personnes différentes en ont été les témoins, que nul n'avait intérêt à imaginer pareille histoire, tant s'en faut. Ce que je vais vous conter m'a été rapporté sur les lieux mêmes par la femme Van de Maele, la cabaretière, par son fils, un conseiller communal vigoureux d'esprit autant que de corps, par un garde-chasse et un facteur de la poste, ni l'un ni l'autre gobeurs pour un sou. Tous avaient vu, de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu, les étranges événements qu'ils narrent.

Donc le mardi 6 février dernier, la cabaretière commença à remarquer la disparition de nombreux objets de ménage. Des brosses, des seaux, des lampes, des bouteilles, auxquels ni elle ni sa petite-fille n'avaient touché, avaient déménagé à la cloche de bois. On les retrouvait en des coins invraisemblables. Elle crut à une farce. Mais ce n'était qu'une mise en train. Le jour suivant et surtout le jeudi 8 et le vendredi 9, la sarabande des ustensiles et des meubles fut persistante, générale, malicieuse. En voici quelques exemples. Vous quittiez une chambre où tout était en un ordre parfait ; vous la quittiez un instant, personne n'avait eu matériellement la possibilité d'y entrer pendant votre courte absence, et quand vous y remettiez le pied, toutes les chaises, sans aucune exception, étaient couchées à terre, le dossier reposant sur le sol. Dans la salle d'auberge, le fils, conseiller communal, qui, naturellement, avait été appelé près de sa mère et de sa fille, regarde le comptoir. Il y voit distinctement, posés sur le zinc, une bouteille et quatre verres. Il se retourne pour allumer une pipe, sans quitter la salle où il était seul ; cela fait, il regarde à nouveau le comptoir : la bouteille n'y est plus, elle est intacte sur le carreau, au pied du meuble qui la portait encore il y a quelques secondes à peine, et, au lieu de quatre verres, il y en avait plus de vingt, enlevés mystérieusement au dressoir, qui le narguent sur le zinc soudain encombré.

Dans un fournil, situé dans la cour, à deux pas de la maison, la septuagénaire va suspendre à la crémaillère du foyer un lourd chaudron rempli d'eau et de navets. Après avoir avivé la flamme, elle rentre une minute dans l'auberge. Nul n'aurait pu profiter de son absence, et cependant, de retour au fournil, elle constate que le chaudron a disparu ; un seau contenant des cendres, qui se trouvait près du foyer, a pris le même chemin inconnu et son contenu est répandu sur le sol. Elle cherche un autre chaudron pour remplacer l'absent et l'attache à la crémaillère. A peine a-t-elle tourné le dos que la crémaillère ne porte plus rien : le chaudron s'est évanoui.

Une à une, toutes ses casseroles y passent, comme des muscades, sauf la dernière. On retrouva plus tard les disparues dans un puits, à quelque distance du fournil. La brave grand'mère — il fallait être brave, n'est-ce pas ? — emploie pour préparer son dîner l'unique casserole sauvée du naufrage. Elle y met une poule. Mais la poule profite de tous les moments d'inattention pour s'échapper du pot. De ses ailes troussées et ligotées, elle va se percher sur le tuyau brûlant du poêle ou se rouler dans le sable qui fait un chemin autour du foyer. La vieille femme renonce à

la poule récalcitrante et la remplace par des tranches de petit salé. Le porc imite la poule, et les tranches se dispersent, à la moindre distraction de leur cuisinière, sur la tablette de la cheminée, à terre parmi le sable, sur une assiette. Il a fallu les manger à moitié cuites.

Les « lutins » ne souffrent pas que le lit de la vieille femme soit fait. Dès qu'elle y a procédé, dans la soupente où elle couche et qui s'ouvre sur la salle de cabaret, ils retournent le lit de fond en comble, mettent le paillasson par-dessus le matelas, les couvertures au fond, et entassent sur ce désordre tous les vêtements appendus aux patères de la chambre, jusqu'au drapeau national déposé dans un coin et qui fait briller là ironiquement, au sommet de cet étrange amas, ses trois couleurs. Encore une fois, personne n'aurait pu, dans le bref intervalle de l'absence de la vieille femme et de l'enfant, pénétrer dans la soupente et y causer ce tohu-bohu.

Le garde-chasse, se trouvant le vendredi au cabaret, ne voulait rien croire à ces manigances mystérieuses. Il en riait à gorge déployée. Il va lui-même faire le lit ainsi dérangé et revient aussitôt dans l'auberge, défendant de sa personne la seule issue vers la soupente. Au bout de deux minutes, il remonte près du lit : le lit a été mis sens dessus dessous comme avant. Deux fois il refait son travail ; deux fois les « lutins » recommencent le leur. Le garde-chasse fut convaincu.

Plus de deux cents fois on redressa une petite chaise qui, plus que toutes les autres, semblait être l'objet du sport mystérieux. Toujours elle se remettait d'elle-même dans une position couchée. Des pots de fleurs, enlevés par enchantement aux appuis des fenêtres, se trouvaient placés on ne sait comment, autour de ce meuble renversé, et des bouteilles, des lampes, des lanternes, escamotés en tous les coins de la maison, venaient lui faire escorte. On avait beau remettre tous ces objets en place : une minute d'inattention, et ils avaient rejoint leur bizarre poste autour de la chaise. Même des pommes de terre épluchées que la cabaretière avait négligé de surveiller pendant une seconde vinrent se ranger en une bordure épaisse autour de la même chaise et de sa suite de bouteilles et lampes. Le facteur de la poste s'avisa de remettre sur pied ce meuble obstiné et, au moyen d'une cordelette, attacha son bâton au dossier. Il laissa à peine une minute aux « esprits » pour recommencer leur troublante plaisanterie. Cela leur suffit ; en ouvrant la porte, après cet intervalle, le facteur trouva la chaise renversée, et son bâton disparu. Il finit par le retrouver derrière un tonneau de bière.

Qu'est-ce ? Que signifie cette méchante perturbation d'un ménage profondément honnête, respecté et aimé de tous ses voisins ? Les lecteurs qui voudront bien ne pas se contenter de la trop facile réponse du rire en présence de faits patents, dûment attestés et totalement inexplicables, y trouveront peut-être matière à investigations scientifiques. La femme Van de Maele, ses fils, les autres nombreux témoins ne connaissent rien au plan astral. Ils parlent de ces esprits méchants que nos campagnards d'aujourd'hui désignent encore par leur nom propre transmis par d'antiques traditions. Ils vous citeront entre autres « Rood Wiemke », un lutin farceur qui en veut aux ménagères et fermières, et en particulier à leurs barattes. Ils ne savent pas que, trois cents ans avant eux, Shakespeare, dans son « Songe d'une nuit d'été », parlait déjà du même lutin, sous le nom de « Robin good fellow », et qu'il lui attribuait une influence maligne sur la fabrication du beurre. C'est une autorité qu'ils pourraient invoquer. Mais ils aiment mieux en invoquer une autre plus haute. Leur foi, leurs occupations même, dont le succès dépend de la goutte de pluie et du rayon de soleil et les met toujours en présence des mystérieuses forces de la nature, les ont accoutumés à voir partout une puissance suprême, celle de Dieu. En ces troublantes conjonctures, c'est à elle qu'ils se sont adressés. Et voyez, depuis que, samedi dernier, M. le curé de Wielsbeke a prié avec eux et pour eux, les lutins se sont apaisés. A partir de trois heures de l'après-midi, ce jour-là, le ménage a retrouvé sa tranquillité, et ses meubles leur naturelle immobilité...

P. Lerouge.

MANIFESTATIONS MALÉFIQUES

AU SUJET D'OSCAR II

La presse norvégienne, dit *La Lumière*, rapporte divers faits très curieux survenus à l'occasion du remplacement d'Oscar II par Haakon VII, sur le trône de Norvège. Le 18 novembre dernier, un grand nombre d'officiers étaient réunis dans la salle du casino d'Akerhus, où Haakon VII devait faire son entrée. On attendait avec impatience le premier salut du canon annonçant l'entrée en rade du cuirassé *Heimdall*. Soudain on entendit, venant du fond de la salle, un cliquetis et un bruissement particuliers. On eut à peine le temps de se retourner que déjà le grand portrait d'Oscar, à cadre couronné, s'écroulait avec fracas sur le parquet. Le portrait était intact, mais la couronne fixée à la partie supérieure du cadre était pulvérisée en atomes. Les assistants en éprouvèrent un sentiment pénible, vite oublié ensuite au milieu des manifestations qui signalèrent l'entrée du roi. Quelques jours après, plusieurs membres de cette société assistaient à une fête privée chez l'ancien chef du ministère Hagarup. Pendant le souper, on vint à parler du singulier incident d'Akerhus, et un journa-

liste dit ironiquement que probablement les murs de la salle du casino auraient eu besoin d'une réparation. On continua à plaisanter sur ce sujet, lorsque tout à coup un bruit de froissement attira l'attention de la société. Une seconde après se détacha de l'entre-fenêtre, où elle était fixée, une console supportant un buste en marbre d'Oscar II, de grandeur naturelle, qui roula sur le sol avec un bruit de tonnerre. Cette coïncidence fit une impression immense; tous les visages reflétaient une sorte d'horreur et les assistants se dispersèrent bien avant l'heure fixée en prenant congé de leur hôte.

Il paraît que des faits analogues se sont produits en maints endroits le jour de l'arrivée du roi Haakon. Même le château royal ne fut pas épargné par un événement en quelque sorte prémonitoire. Dans la nuit du nouvel an de l'année dernière, un épouvantable ouragan passa sur la résidence norvégienne et enleva le toit de l'aile orientale du château.

La Boîte aux Faits

DE L'INFLUENCE DES NOMBRES

Je ne pense pas que le nombre 13 porte malheur pour la seule raison qu'il est le nombre 13, mais j'inclinerais à croire qu'il peut influencer certaines personnes, de même que d'autres personnes sont influencées par d'autres nombres. Et comme il y a antécédents et préjugés, on remarque mieux les coïncidences malheureuses.

J'ai fait d'assez nombreuses observations relatives aux chiffres fatidiques et, dans le numéro 206 de l'*Echo du Merveilleux*, j'ai donné en exemple les rapports étonnants constatés entre le nombre 17 et les événements les plus importants survenus dans ma famille.

Il y a quelques jours, je me trouvais en Anjou, chez d'excellents amis à qui je faisais part de ma petite découverte, et la maîtresse de la maison, dont la curiosité s'était éveillée, me demanda si je saurais trouver le nombre qui l'intéressait, elle et les siens, J'avoue que le hasard me servit et que je n'eus guère à exercer mon esprit d'investigation. Voici donc ce que j'obtins aussitôt :

— Le prénom et le nom du mari font un total de 11 lettres.

— Le nom du mari et celui de la femme, 11 lettres également

— Les prénoms des deux enfants, 11 lettres.

— Les prénoms des deux frères de Madame, 11 lettres.

— Je cherchais autre chose, mes yeux fixaient machinalement l'auto stationnant devant le perron, elle était marquée de la lettre K..., onzième de l'alphabet.

— Mes amis vinrent pour la première fois chez moi un 11 novembre (11e mois).

— Enfin mon dernier séjour sous leur toit hospitalier se limita entre le 11 et 17 février, c'est-à-dire qu'il servit à relier le nombre 11 qui est le leur au nombre 17 qui est le mien.

L'expérience est facile à renouveler.

L. BALLEREAU.

Luçon (Vendée).

ÇA ET LA

La prétendue maison hantée de Vincennes

Les journaux ont beaucoup parlé, durant cette quinzaine, d'une prétendue maison hantée, située aux portes de Paris, en plein bois de Vincennes.

Hâtons-nous d'ajouter que, en ce qui nous concerne, nous n'avons pas cru un seul instant aux récits plus ou moins fantaisistes qui circulaient à ce sujet. Nous ne retrouvions pas, en effet, dans les faits qui se produisaient en cet endroit,les caractères qui distinguent ordinairement les phénomènes dits de hantise, inexpliqués encore sans doute, mais réels à n'en pas douter.

Voici comment les choses se sont passées :

A la base du triangle formé par le parc d'artillerie de Vincennes se trouve — adossé au mur qui longe la pyrotechnie — un petit pavillon habité par un gardien et sa famille.

Le 10 janvier dernier, le gardien Gauthier changeait de poste. Son successeur était le gardien Galichet. Chose curieuse, dès la première nuit de son installation, vers quatre heures du matin, il entendait des coups frappés dans la muraille à la tête de son lit, pendant une demi-heure environ. Les mêmes bruits recommencèrent le lendemain et les jours suivants à peu près à la même heure. Des voisins, charretiers, soldats, sous-officiers vinrent passer la nuit dans le pavillon et entendirent les bruits. La nouvelle s'en répandit bientôt. On entendait tantôt de légers grattements et tantôt de grands coups de marteau, entrecoupés par une sorte de musique bizarre.

L'autorité militaire se décida alors à ouvrir une enquête, et voici qu'elle est parvenue à établir les véritables causes des bruits.

Gauthier, le prédécesseur du gardien actuel Galichet, pour se faire réveiller par le factionnaire, avait imaginé de relier sa demeure au poste de sentinelles par une ficelle actionnant un petit marteau de bois, que le soldat de garde mettait en mouvement.

La ficelle avait été coupée lors du départ de Gauthier. Mais un mauvais plaisant, que l'on ne connaît pas encore et que l'on recherche activement, avait remis en jeu l'ingénieux système.

Sur la guerre probable

A propos du conflit toujours menaçant entre la France et l'Allemagne, nous sommes retournée voir Mme Renault, à son nouveau domicile, 36, faubourg Saint-Martin, et nous avons eu la bonne fortune de rencontrer chez elles ses deux nouveaux sujets : Mme Périers et Mme Maya.

La première est voyante à l'état de veille. Sa lucidité s'est révélée soudainement, au cours d'une réunion spirite. Assise auprès d'une jeune fille, qui lui était totalement inconnue, elle lui dit brusquement, sans se rendre un compte exact de ces paroles :

— Votre fiancé a une grave révélation à vous faire et il est très ennuyé : il a un fils. Croyez-moi, parlez-lui la première de ce secret, que vous connaissez maintenant. Les choses s'arrangeront ainsi beaucoup mieux pour votre bonheur à tous deux.

Surprise et émue, la jeune fille promit d'avoir une explication avec le jeune homme en question. Huit jours plus

tard elle confirmait à Mme Périers l'exactitude de ses paroles.

Cette voyante, nous assure Mme Renault, prédit trois semaines à l'avance la révolution de Moscou.

L'autre sujet, Mme Maya, est une très bonne cartomancienne. Endormie du sommeil magnétique, elle possède une grande lucidité.

Nous demandons aux deux voyantes de bien vouloir se prêter à une double expérience.

Mme Maya est endormie magnétiquement, tandis que Mme Périers se recueille.

D'une façon précise, les deux sujets ont la vision de la guerre.

— Elle sera courte, mais terrible, déclarent-elles.

— Est-elle proche ? interrogeons-nous.

— Le cliché a une telle netteté qu'il me ferait répondre affirmativement, explique Mme Périers. Comme de part et d'autre, tous les préparatifs sont faits, il se peut que cela trompe sur la date exacte et me la fasse voir beaucoup plus prochaine qu'elle n'est en réalité... Je crois même qu'elle sera retardée, mais *nous ne l'éviterons pas*... La diplomatie ne pourra triompher, car l'Empereur veut la guerre... C'est l'Allemagne qui la déclarera.

— Et quel en sera le résultat ?

— Nous serons vainqueurs, assure Mme Périers.

— Nous serons vaincus, rectifie Mme Maya, avec non moins d'énergie. Les Français se battront avec rage, mais ils seront trahis.

Les deux voyantes s'entêtent dans leurs dires ; mais Mme Périers finit par convenir que l'Angleterre ne joue pas avec nous un jeu très loyal, et que, de ce côté, des surprises sont à craindre.

La vision semble fatiguer beaucoup l'un et l'autre sujets, aussi demandons-nous la fin de l'expérience, mais Mme Maya tient à nous donner une preuve personnelle de sa clairvoyance.

Nous nous y prêtons de bonne grâce. Et presque tout de suite, sans grande recherche, la jeune femme nous conte un petit fait qui s'est passé la veille dans une soirée à laquelle nous assistions et qui est exact de tout point.

Puisse-t-elle avoir été moins lucide au sujet de la guerre terrible qu'elle et sa compagne nous prophétisent !

Mme MAURECY.

Télépathie.

Le récit qui suit est tiré d'un recueil allemand intitulé : *Medicinische Unternaltungs-bibliothek*. Nous le donnons traduit textuellement.

— Lord Byron raconte :

« Le capitaine Kidd (lord Byron le tenait de sa bouche même), dormant une nuit dans son hamac, fut réveillé par la sensation vague que quelque chose de lourd pesait sur lui. Il ouvre les yeux et il lui semble voir, à la faible lumière éclairant la cabine, la forme de son frère, qui à cette époque servait comme officier de marine aux Indes orientales ; il le voit vêtu de son uniforme ordinaire et couché en travers de son lit. Il pense que c'est là une illusion, ferme les yeux et s'efforce de se rendormir. Mais la pression sur son corps continue et, chaque fois qu'il ouvre les yeux, il voit une même forme penchée en travers de son hamac. Il étend la main vers elle, la touche et a la sensation que l'uniforme est trempé d'eau. Effrayé, il appelle l'un de ses officiers à son secours, mais dès que celui-ci entre, l'apparition disparaît. Quelques mois après Kidd apprend la terrible nouvelle que cette même nuit, où s'était présentée l'apparition, son frère s'était noyé dans l'Océan Indien. »

A TRAVERS LES REVUES

NOTES SUR LES PRÉVISIONS DE RENCONTRE

Le Dr M. Roch, Privat-Docent à la Faculté de médecine de Genève, étudie dans les *Annales des sciences Psychiques* un phénomène extrêmement fréquent et qu'il appelle « les prévisions de rencontre ». L'explication qu'il en donne, toute rationnelle, rend-elle exactement compte du phénomène ? Qu'on en juge :

Pourquoi, après avoir cru à tort reconnaître un passant, rencontre t-on souvent peu d'instants après la personne que l'on croyait avoir aperçue ?

Il est fréquent de prendre un inconnu que l'on croise dans la rue pour une personne connue ; il est fréquent aussi, et c'est déjà plus curieux, que sitôt après une erreur de ce genre on rencontre justement la personne connue elle-même. Tout le monde a eu maintes fois l'occasion de constater des faits de ce genre. « Quand on parle du loup on en voit la queue », dit la sagesse des nations ; on pourrait certes dire avec autant de justesse : « Quand on croit voir le loup, c'est qu'il n'est pas loin, on va le rencontrer. »

Ce petit phénomène se présente en général à première vue comme le résultat d'un simple hasard, mais parfois il peut se produire dans des conditions particulièrement frappantes ; en outre, sa fréquence relative est déjà assez étonnante. L'ayant entendu énoncer comme argument en faveur des théories télépathiques, je me suis amusé pendant les six premiers mois de 1905 à noter mes observations personnelles à cet égard et j'ai recueilli, outre les chiffres d'une petite statistique qui ne veut pas dire grand'chose, quelques faits curieux pour lesquels j'ai cru trouver des explications simples.

Pour mon compte, il ne m'a pas paru nécessaire de recourir à la télépathie ; des associations d'idées fort simples, ou des phénomènes de vision subconsciente, peuvent expliquer beaucoup de faits ; quant aux autres, il sont assez peu nombreux pour qu'on puisse tranquillement les ranger parmi les coïncidences curieuses. Il n'est point étonnant qu'il s'en produise ici comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être.

En effet, j'ai tout d'abord constaté, après peu de jours d'une auto-observation attentive, que le fait de croire reconnaître une personne connue chez un inconnu qui passe est des plus fréquents. Une analogie de geste, d'allure, de la couleur d'un vêtement, de la forme d'un chapeau, suffit pour évoquer l'image tout entière de la personne connue. Le plus souvent l'illusion est brève et l'impression ne reste pas dans la mémoire, à moins que l'on n'y soit spécialement et volontairement attentif, ou à moins que l'attention ne soit attirée sur elle peu après par la rencontre de la personne qu'on croyait avoir aperçue.

Les fausses reconnaissances non suivies de rencontre de la personne connue sont fort nombreuses, mais il n'y en a que très peu pour lesquelles l'impression a été assez forte pour subsister. C'est pourquoi les statistiques n'ont aucune valeur ici. Ainsi j'ai contaté que, pendant les six mois pendant lesquels j'ai noté mes observations, j'ai cru 22 fois rencontrer une connaissance et ces 22 fausses reconnaissances ont été suivies 10 fois à bref délai de la rencontre de la personne connue ; mais cela ne veut pas dire que 12 fois seulement il m'a semblé voir faussement quelqu'un sans que ce quelqu'un se trouvât dans le voisinage. Ce nombre de 12 doit être beaucoup plus considérable et augmenté de tous les cas où l'impression a été trop fugace pour me permettre de mer la rappele et de la noter à mon retour.

Parmi les cas où l'image du loup a été suivie du loup lui-même, il faut considérer ceux où *cette image est suggérée par le lieu ou les circonstances. On est prédisposé à croire rencontrer quelqu'un à qui l'on pense.* C'est ainsi que trois fois dans la même semaine j'ai cru rencontrer mon ami P.. que je savais pourtant à Neuchâtel, mais à qui je devais une lettre importante. Or, il n'est pas étonnant de penser à quelqu'un dans un endroit et à un moment où l'on a coutume de le rencontrer, il n'est pas étonnant de croire le reconnaître en la personne d'un autre qui se trouve là et de le voir en réalité peu après. Par exemple, à midi et quart je rencontre presque tous les jours dans une certaine rue M. B..., qui rentre chez lui à bicyclette. Le 10 février, je crois le voir : même rue, même heure, même allure et même pèlerine. C'était une erreur, mais deux cents pas plus loin je rencontre M. B... lui-même. Six fois j'ai observé des faits analogues et aussi peu surprenants.

Il y a même des cas où, après avoir cru voir le loup, on peut s'étonner de ne pas le rencontrer lui-même Mon ami C... prend souvent le tramway de Vernier, où il habite. Or, le 4 avril, je crois voir C... au départ de ce tramway ; il n'y aurait rien eu d'extraordinaire à ce qu'il y fût aussi. — Autre exemple : Le 2 mars, je sors de chez un petit garçon qui vient de me raconter qu'il attend sa mère revenant aujourd'hui même d'un lointain voyage. Je me réjouis avec lui de cette nouvelle. J'avais à peine fait quelques pas hors de la maison que je vois venir une dame avec un sac à la main. Aussitôt je crois que c'est la personne en question, dont j'avais l'esprit occupé, et je mets les dissemblances que je remarque sur le compte de la fatigue, de l'accoutrement. L'illusion entretenue par le sac de voyage ne se dissipa, quoique fort grossière, que quand j'arrivai à quelques mètres de l'inconnue. Une heure après l'enfant était dans les bras de sa mère, et il ne s'en était fallu que de peu que je ne rencontrasse celle-ci en chemin.

J'ai observé encore plusieurs faits analogues. A moins qu'on n'y fasse volontairement attention, ils ne frappent, je le répète, que si la seconde rencontre se produit comme dans le premier exemple rapporté, celui de M. B. Ces faits s'expliquent d'ailleurs d'eux-mêmes très facilement.

D'autres sont plus curieux et plus rares, mais non moins explicables. Ce sont ceux *où l'on peut voir en même temps les deux personnages, le connu et l'inconnu,* et où l'on prend le second pour le premier. Un exemple fera bien comprendre ce que j'entends ici ; le 8 février, je crois voir passer devant l'Université le professeur X., tandis qu'il en sortait. Au moment où j'ai commis l'erreur, le professeur X. était certainement dans mon champ visuel. Son image lointaine et floue m'a suggéré l'idée « Prof. X. » que j'ai rapportée à un individu se trouvant plus près de moi et ayant avec le professeur en question quelque vague ressemblance. Ici, c'est parce qu'on voit le loup plus ou moins inconsciemment, qu'on se met à y penser et qu'on croit le voir ailleurs.

Voici encore une preuve plus péremptoire de l'effet de cette *vision subconsciente.* Le 4 mars, à la rue Sénébier, je vois deux jeunes gens qui causent devant une porte ; l'un me tournant le dos porte l'uniforme de lieutenant d'infanterie, c'est M., l'autre me faisant face est en civil, c'est D. Je les connais tous deux également. J'ai donc devant les yeux, à vingt pas, le visage de D..., mais l'uniforme attirant mon attention, je me dis : Tiens, voici D. qui est en service. L'erreur ne se dissipa que lorsque j'eus vu le visage de M. Là, évidemment, je n'avais pris M. pour D. que parce que j'avais vu subconsciemment la figure de D.

Il m'est arrivé une autre fois de croire rencontrer M. O. et de me rendre compte, en le croisant un instant après, que je l'avais aperçu dans le lointain.

En résumé, on pense souvent à quelqu'un là où on a coutume de le rencontrer, là où il pourrait être en raison de ses goûts, de ses habitudes, etc., rien d'étonnant alors à ce qu'on croie le voir puisqu'on en a l'esprit occupé, rien d'étonnant non plus à ce qu'on l'y voie aussi en réalité. Sur 10 cas, cette explication m'a paru suffisante 6 fois.

En outre, il arrive qu'on entrevoie subconsciemment dans le lointain une personne connue et qu'alors on croie la reconnaître à côté de soi. Il n'y a rien de surprenant, peu après une pareille erreur, de croiser la connaissance. Trois fois sur dix, j'ai pu invoquer avec beaucoup de vraisemblance un tel fait de vision subconsciente.

Enfin, une *simple coïncidence* peut fort bien rendre compte des faits qui ne peuvent rentrer dans aucune des deux catégories ci-dessus, car il est beaucoup plus fréquent qu'on ne le croit que de vagues ressemblances évoquent l'image d'une personne connue. D'ailleurs, une fois seulement sur mes dix cas je considère qu'il y a eu coïncidence pure et simple.

Il ne me paraît donc pas nécessaire d'invoquer la télépathie, l'induction à distance, etc. Je me garderai cependant bien de nier que des actions de ce genre puissent donner lieu au phénomène qui m'occupe, mais je n'ai pas non plus de raisons pour l'admettre.

LES MERCREDIS
THÉOSOPHIQUES, OCCULTISTES ET LITTÉRAIRES

Le mercredi, 7 mars 1906, à 4 heures précises, Génia Lioubow, l'auteur de *Les Visages et les Ames* (Flammarion, éditeur) inaugurera au théâtre des Capucines, 39, boulevard des Capucines, ses « mercredis théosophiques, occultistes et littéraires » qui formeront une série de douze conférences traitant de questions véritablement passionnantes.

SUJETS DES CONFÉRENCES

Mercredi, 7 mars : Le Mystère Humain. — Mercredi 14 mars : L'Enigme de la Destinée. — Mercredi, 21 mars : La Dame des Epouvantements. — Mercredi, 28 mars : Les Sept Portails de Lumière. — Mercredi, 4 avril : La Physionomie et l'Ame. — Mercredi, 11 avril : La Physionomie et la Destinée. — Mercredi, 18 avril : Les Signes de la Main. — Mercredi, 25 avril : L'Ecriture et le Caractère. — Mercredi, 2 mai : Le Divin Mirage. — Mercredi, 9 mai : La Femme et l'Amour. — Mercredi, 16 mai : La Guerre et la Paix. — Mercredi, 23 mai : Tolstoï et Dmitri de Mérejkowsky.

Prix des places :

Fauteuils en loges, 5 francs ; Premiers fauteuils (fauteuils des cinq premiers rangs), 4 francs ; Seconds fauteuils, 3 francs ; Loge entière : à six places, 30 francs ; à quatre places, 20 francs.

Pour les abonnements, s'adresser au théâtre des Capucines, ou écrire à la conférencière, 6, rue Gustave-Courbet, Paris, XVIe.

Le Gérant : GASTON MERY

Paris. — Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-73